

# LA BELLE INDIENNE

RÉCITS DE VIE ET DE TRAVAIL  
DANS UNE ENTREPRISE AGRICOLE DU HAUT-POITOU

Thierry Périssé

éditions **prolit's**

DU MÊME AUTEUR

*La caravane des oubliés,*

Atelier de Création Libertaire, 2006

*Noir horizon,* Chant d'orties, 2007

*Le cœur à l'ouvrage,* Chant d'orties, 2009

Tous nos remerciements à l'équipe des correcteurs, Martine Minarovits, Raphaël Romnée, Thierry Maricourt, Giuseppe Lucatelli, Laurent Vannini, Laurent Jeulin, ainsi qu'à Christophe Recoura pour son travail sur la photo de couverture.



À Robert qui m'a ouvert les portes de son entreprise et à Antoine;

À Nathalie, Isabelle, Sophie, Jérôme et tous les permanents;

À Youssef, Sané, Alexandre, Florence, Stéphanie et tous les saisonniers.



## AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est une immersion dans une entreprise produisant des melons, dans le Haut-Poitou. Il présente en premier lieu une description rigoureuse des différentes étapes caractéristiques du travail dans ce secteur, ceci dès la préparation des semis jusqu'à la récolte et la distribution. Nous découvrons une présentation fouillée, précise, des tâches professionnelles inhérentes à ce processus de production. Il s'agit certes des dimensions techniques spécifiques à ce travail mais l'auteur nous fait également ressentir l'impact des conditions de travail, tant à l'intérieur, sur les chaînes, que dans les champs, sur les corps mais aussi les esprits. Le poids des aléas climatiques est parfaitement rendu, tant sur le physique des travailleurs que sur la quantité des récoltes. Ce livre est fondé sur la découverte de celles et ceux qui participent à cette activité, salariés permanents, saisonniers français et immigrés, dirigeants de l'entreprise.

Cependant *La Belle Indienne* dépasse la présentation d'un secteur spécifique du monde agricole. Nous pénétrons ici la réalité vécue par différentes catégories sociales, des travailleurs français de la région et de nombreux salariés saisonniers étrangers. Au fil de la narration nous appréhendons ainsi la vie de cette région du Haut-Poitou et accédons au ressenti des différents protagonistes. Les vies de Karine, Véro, Océane, Sam, Ludo, Géraldine, David, Valérie, Romain, expriment une parcelle du quotidien des gens qui vivent en milieu rural, ceci bien au-delà des portes de l'entreprise. Le nombre de kilomètres parcourus par les voitures, la garde des enfants, la précarité, la question du logement, sont quelques-uns des repères posés par l'auteur qui contribuent à dessiner un portrait vivant de ce coin de France.

Au fil de la plume, cet ouvrage nous dévoile, sans excès déclamatoires, l'intimité de travailleurs immigrés, ici des Bulgares, des Sénégalais, des Marocains, des Sud-Américains, notamment. Par les pensées d'Anton, Pavel, Souleyman, Issa, Filip, Seydou, Malik, Moussa, Younès, Nabil, Achraf, Hicham, Soufiane, Alberto, Augustin, Boukhari, nous franchissons des terres, des mers. Par un va-et-vient subtilement maîtrisé, Thierry Périssé nous introduit dans le vécu pro-

fond des saisonniers venus d'ailleurs, le travail certes, mais surtout l'exil, le rapport aux pays d'origine, la vie là-bas, quand la nostalgie des racines se fracasse contre le mur du désespoir.

Nous suivons également par petites touches distillées ici et là la trajectoire du fondateur de La Belle Indienne, sa mentalité, son rapport à la terre, aux êtres humains, sa préoccupation quant à la transmission de l'entreprise à son petit-fils. Nous sommes ici en présence d'un patron humaniste, soucieux du prolétariat qu'il emploie, véhiculant sans doute quelques sentiments paternalistes, mais respectant, comme le déclare un travailleur immigré, ses employés. Cependant la réalité de classe n'est pas absente et la situation patronale transparait : sa propriété, ses véhicules, ses Weston, sa passion du golf, sa résidence secondaire à Biarritz, le restaurant où il aime à prendre ses repas, autant d'indices qui caractérisent le chef d'entreprise comme un privilégié. De ce point de vue le texte englobe toutes les facettes de tous les personnages qui habitent ce livre.

Pour conclure, *La Belle Indienne* est un témoignage fort et authentique sur la précarité – et pas seulement celle du travail – qui sévit dans certains milieux, ici

ruraux, mais aussi sur l'esprit de nombreux travailleurs étrangers. Ressenti qu'ils ont pour le pays d'accueil mais aussi vis-à-vis des pays d'origine, décrits ici sans concession. Dans cet ouvrage, le slogan caricatural n'a pas sa place, un message, subtil, est ici véhiculé, distillé à petites doses. Sacrement efficace. Une approche profondément humaniste, et ceci ne comporte aucune connotation péjorative. Les tranches de vie décrites restituent des trajectoires physiques, spirituelles, qui interpellent. C'est sans doute nécessaire, utile, pour combattre des préjugés, des idées toutes faites. Salutaire!

Raphaël Romnée





— Il a éteint l'eau ! lance Véro de sa voix rauque.

— Eh ben l'eau Romain ! souligne Valérie.

— J'ai pas éteint justement, j'ai tourné du bon côté !  
rétorque-t-il.

— Ben si, c'est éteint ! insiste Véro alors que les autres s'esclaffent.

Sur la chaîne immobilisée, la tourbe s'étale, informe, parsemée de graines de melon. De chaque côté du tapis roulant, Karine et Véro, une pince à épiler à la main, retirent, une par une, les graines et les posent dans le bac de réception.

— C'est bon Romain ? Tu as remis l'eau ?

— C'est fait.

Valérie relance la machine et rejoint l'entrée de la chaîne. Elle jette dans le container une pelletée de tourbe. La matière est engloutie et se retrouve dans un conduit. Dans sa route, elle se mélange à l'eau provenant d'un tuyau situé au-dessus du tapis roulant parsemé de trous. La motteuse s'en empare et, dans un

claquement répétitif d'engrenages, fabrique, cette fois, des mottes parfaites. Les blocs de tourbe passent alors sous le semoir actionné par un compresseur dont le grincement évoque plus un cri de cochon qu'un léger ronronnement. Les graines se collent alors au cylindre du semoir et, par vibration, viennent se poser dans le creux des mottes. De chaque côté de la chaîne, Karine et Véro se préparent à intervenir. Toujours dotées de leur pince à épiler, elles rectifient les ratés de la machine en ajoutant des graines là où elles font défaut.

Un mètre plus loin, gant à la main, Valérie jette dans un réceptacle de la tourbe qui vient recouvrir les petites mottes. Julien, posté juste à côté en bout de chaîne, s'apprête à les récupérer. Il a posé sur le bord du tapis roulant une fourche étrange, constituée de neuf dents parallèles, très longues et droites. Pour bien maîtriser l'outil, ses mains enserrent deux poignées, la droite au-dessus des dents et la gauche à l'extrémité du manche. D'un léger mouvement, il passe la fourche sous les premières rangées de mottes, et d'un geste plus ferme la pousse en avant, la première rangée vient cogner contre une butée. Il embarque alors soixante mottes. Quelques mètres plus loin, des centaines de semis s'étalent sur un paillis de plastique. Il dépose sa fourchée près d'une autre, en poussant une troisième poignée qui actionne la butée. Les mottes se dégagent

de la fourche et viennent se poster à l'endroit voulu. Il se retourne et croise Romain, prêt à déposer lui aussi sa fourchée sur le sol. Revenu près de la chaîne, il attend son tour, derrière Maxime. Il jette un œil sur les semis qu'ils ont déjà réalisés et se demande en combien de temps la serre en sera recouverte. Il se souvient alors de ce que Véro lui a dit à son arrivée ce matin, quand elle l'a aperçu, arrêté à l'entrée de la serre, comme s'il cherchait à évaluer sa superficie :

— Elle fait 60 mètres de long sur 18. C'est pas aussi grand qu'un terrain de foot, mais ça en fait bien deux de baskets.

Les six employés retrouvent leur rythme, Karine et Véro au semoir, Valérie en bout de chaîne et les trois hommes aux fourchées. Pour son premier jour aux semis, Julien n'éprouve aucune difficulté à manipuler la fourche. Maxime lui a montré rapidement les bons gestes et le coup de main est venu aussitôt. C'est un travailleur habile.

Inlassablement, les gestes se répètent et, peu à peu, la partie gauche de la serre se remplit de semis. Mais Véro trouve que les ratés du semoir sont plus nombreux que l'année dernière. Avec Karine, elles utilisent sans cesse la pince à épiler pour placer les graines dans les trous des mottes. Elles font preuve de dextérité, mais doivent être très attentives pour

suivre des yeux le tapis roulant. Véro se dit qu'elle devra en parler à Sébastien.

Une heure plus tard, c'est la pause. Valérie presse le bouton et le bruit assourdissant des machines s'interrompt. Il leur faut de longues secondes pour que leurs corps et leurs têtes l'évacuent. Ces heures sous ce vacarme continu, c'est ce qu'il y a de plus pénible, avec la chaleur aussi, mais aujourd'hui, jour de reprise, sous la serre, la température ne dépasse pas vingt-cinq degrés. En tout cas, pas besoin de pull ou de veste, tous travaillent en tee-shirt, jean et baskets, sauf Julien qui a enfilé un bermuda et ses chaussures de randonnée.

Romain lance le café. Julien et Maxime sortent leur sachet de tabac à rouler. Véro, Karine et Valérie prennent leurs paquets de cigarettes posés sur une table et allument aussitôt une clope. Non loin de la porte d'entrée, les uns après les autres, ils s'assoient sur des caisses retournées. Pendant qu'elles tirent leurs premières taffes, Julien et Maxime roulent méticuleusement leurs cigarettes. Personne ne rompt le silence, comme s'il y avait entre eux un accord tacite pour profiter de cet instant sans vacarme.

Cafetière à la main, Romain s'approche de ses collègues. Seules Véro et Valérie tendent leur gobelet.

— Tu faisais quoi avant ? demande Véro en regardant Julien.

— J’bossais à la porcherie de Marçay. J’entretenais le matériel et je surveillais l’alimentation.

— Mon frangin, il a bossé là-bas, lance Maxime. C’est un gros truc.

— Ouais, y’a six mille porcs. Mille sevrés toutes les trois semaines. On était huit, plus les trois frères qui dirigent.

Depuis le début de la matinée, la lumière s’est intensifiée. Pénétrant à peine dans la serre à leur arrivée, le soleil lance maintenant ses rayons sur les rangées de semis. Sur les parois de la motteuse brille l’éclat de l’acier.

— Et vous leur donnez quoi à manger? poursuit Véro.

— Des granulés et de la farine. Ça c’est pour les porcelets. Quand ils sont plus gros, de la soupe avec des farines de blé et du maïs. Des déchets de supermarchés aussi.

— Ah ouais?

— Des gâteaux, ils adorent ça, surtout les macarons. Des pâtes aussi, du riz, des semoules.

— Ça pue, non?

— Pas trop. Y’a une évacuation rapide. Les excréments, ils vont dans une grande fosse à lisier pour les champs qu’ils ont. De l’engrais pour les céréales qu’ils produisent.

— T'as pas voulu rester ?

— Si, ça me plaisait bien, mais les frères, ils voulaient pas me changer de poste. Ils disent qu'il faut de l'expérience pour s'occuper des cochons et comme j'étais là que depuis un an. En plus, j'étais en CDD.

Véro tire une taffe de sa cigarette puis avale une petite gorgée de café bouillant. Le silence s'impose de nouveau. Sa sœur, Valérie, tourne machinalement sa cuillère dans le gobelet pour mêler le sucre au café. Elle a peu écouté la conversation entre Véro et Julien, le nouveau permanent. Ses pensées sont ailleurs. Les obsèques de Muriel ont eu lieu mercredi dernier. La petite église de Prinçay était bondée. La famille, les amis, les voisins. Les regards tournés vers Bernard, les traits tirés, épuisé. Épuisé par des années de dévouement et de sacrifice. Malgré la tristesse, la mort de Muriel est un soulagement. Ça lui faisait mal au cœur de la voir dans le fauteuil roulant, pouvant à peine parler et manger. Tout le monde savait que la fin était proche, surtout quand elle ne quitta plus le lit. Elle, Véro, ses frères, tous redoutaient les derniers moments. L'hôpital, la souffrance, l'acharnement des médecins. Il n'en fut rien, heureusement. Le matin du 11 mars, elle ne s'est pas réveillée. Une date qu'elle n'oubliera pas, celle de l'anniversaire de Lucas. Elle s'inquiétait aussi pour sa mère. À 86 ans, sa santé est

fragile. Dans l'église, Christophe et Véro la soutenaient et l'aidaient à prendre place au premier rang. Malgré la recommandation de ses enfants, elle n'avait pas voulu utiliser le déambulateur, arguant qu'il encombrerait la voiture. Elle, Valérie, était assise à côté de Christophe, à deux chaises de sa mère. Elle voyait sa main posée sur le bras de son frère, une main épaisse, tremblante. Christophe lui cachait son visage, mais, par moments, elle le percevait de profil, et il lui semblait que des larmes coulaient sur sa joue. La veille, quand ils s'étaient tous retrouvés à Prinçay, dans sa maison où elle vivait seule, elle leur avait dit combien il lui était insupportable de voir ceux tant aimés partir avant elle, que c'était une injustice trop grande. La remarque de sa mère avait ravivé sa mémoire, l'image de l'ambulance qui avait emmené son père à l'hôpital, un jeudi de septembre. Il souffrait d'une bronchite. On était en 2005. Le lendemain, elle l'avait vu avec un masque à oxygène. Sa mère était venue à l'hôpital le samedi, à la demande du chirurgien. Le mercredi suivant, il mourait d'une leucémie tout juste diagnostiquée. Et quelques mois plus tard, ce fut le tour de son frère Serge, le benjamin de la famille, mort d'un cancer des poumons à quarante-trois ans. À l'époque, ses nièces étaient jeunes. Elle les avait accueillies à la maison, le temps que sa

belle-sœur se remette. Vraiment une année noire, cette année 2005.

Après vingt minutes de pause, Valérie actionne la chaîne. Le ronflement du compresseur et le claquement des engrenages de la motteuse reprennent. Véro et Karine attendent l'arrivée des mottes derrière le semoir. Avec leurs pinces à épiler, d'une main elles déplacent les graines tombées à côté des petits trous des mottes, et de l'autre, après en avoir pris dans le réceptacle, elles les déposent dans les creux dépourvus de graines. Beaucoup sont restées collées au cylindre. Des gestes qui nécessitent leur concentration pour suivre le rythme du tapis roulant. Décidément, cette année, il y a beaucoup de ratés, se dit Véro.

Au bout du tapis roulant, les hommes enchaînent les fourchées. Gestes répétitifs, réalisés sans stress jusqu'à l'heure du déjeuner.

Installés au fond de la serre, les uns après les autres, ils racontent ce qu'ils ont fait pendant les cinq mois d'inactivité. Tous sont permanents et perçoivent un salaire régulier sur l'année. Avant 2005, Jacques, le patron, les payait au nombre d'heures réalisées. Et des heures, ils en faisaient à n'en plus finir. Véro regrette parfois ce temps-là, les mois où la paie pesait lourd sur son compte en banque. Mais il fallait gérer tout cet argent pour tenir l'automne et l'hiver. C'était l'époque

où, certaines années, Valérie et elle travaillaient en intérim. Elles avaient bossé chez Elis, la blanchisserie industrielle, à Loudun. Elle se souvient du bruit infernal des machines à laver, des tapis roulants. Bien pire qu'ici sous la serre. Et puis, ne pas voir le soleil à longueur de journée, être enfermée entre quatre murs de taule sous une lumière artificielle, elle n'avait pas aimé. Ce temps-là est fini, plus besoin de travailler en dehors de la saison. L'âge avançant, elle ressent plus le besoin de se reposer, après des mois de nuits courtes, de week-ends tronqués et de journées à rallonge. C'est aussi, pour elle et Valérie, la période où elles voient de nouveau leur famille, les sœurs et les frères, les neveux et les nièces, et leur mère, pour fêter la fin d'année ou les anniversaires, souvent à plus d'une vingtaine. Ils n'avaient pas de mal à se retrouver plusieurs fois par an, tous habitant à quelques kilomètres les uns des autres. Véro et son mari profitaient aussi de cette période pour entreprendre des travaux dans leur maison. Cette année, ils ont fait refaire la toiture, à un prix tout à fait raisonnable, puisqu'ils avaient signé le devis avant la forte hausse du prix des tuiles, au grand dam de l'artisan. Karine aussi a entrepris des travaux pendant l'hiver. Il y a quelques années, elle a acheté une maison en tuffeau à Faye-la-Vineuse, à quatre kilomètres des serres. Ce sont ses finances qui dictent sa

rénovation. Dernièrement, elle a pu refaire la façade de sa grange. Elle a aussi installé une serre dans son jardin où elle fait pousser des fraises et des pommes de terre. Elle aimerait bien s'occuper d'un potager plus conséquent, mais, durant la saison des melons, le temps lui manque. Quant à Romain, il s'occupe surtout de ses poules, de ses oies et de ses lapins. Il a même un âne, un baudet du Poitou, dont il est très fier. Valérie s'occupe de son fils qui vient d'entrer en apprentissage. Il deviendra maçon comme son père. Ils partent rarement en vacances, pourtant, à Noël ou en août une semaine, ils pourraient, mais ils sont si fatigués par le boulot qu'ils préfèrent rester à la maison. Des vacances, Maxime en a peu. À la Belle Indienne, il s'occupe aussi de l'entretien du matériel, les tracteurs, les différents engins qu'on fixe à l'arrière, les Fenwick aussi. En octobre et novembre, après la saison, mais aussi avant la reprise en février-mars. Cela ne l'a pas empêché de partir une semaine en Vendée pour les fêtes, dans la famille de sa copine, Laura, et de profiter de son petit garçon, Tony.

Une heure plus tard, ils se remettent au boulot. À plusieurs reprises, ils doivent arrêter la chaîne, trop de graines restent collées au cylindre ou tombent à côté des trous des mottes de tourbe. Karine et Véro rectifient ces erreurs et Valérie relance la machine.

Trois heures plus tard tout s'arrête. Véro note sur le planning prévisionnel le nombre de semis réalisés dans la journée.

Ils prennent leurs vestes, leurs paniers-repas et sortent de la serre. Avant de partir, Véro s'arrête devant la chaudière. Elle l'allume et la programme à 20°, température nécessaire pour que les semis poussent dans de bonnes conditions. Pas besoin d'arroser, les mottes ont eu assez d'eau lors de leur passage sur la chaîne. Elle se retourne, son regard embrasse tout l'espace. Il faudra une dizaine de jours pour que les semis remplissent toute la serre et, dans trois ou quatre semaines, les premiers plants seront assez grands pour être mis en terre dans les champs.

Elle ferme la porte de la serre numéro 2. Derrière elle, la numéro 1, entièrement vide pour l'instant. En se dirigeant vers le parking, elle longe sur sa droite l'usine, immense bâtiment vert construit en 2005, suite aux bénéfiques records de l'année précédente. Quelques nuages blancs courent dans le ciel bleu. L'hiver fut clément – à peine quelques jours de froid et de gel – et le printemps s'annonce beau. Elle bifurque sur sa gauche et rejoint sa vieille 309, increvable malgré ses deux cent mille kilomètres et ses trente ans d'âge. En reculant, elle aperçoit dans le rétroviseur un pan de la serre numéro 3. Elle franchit le portail, s'arrête

sur le bas-côté et sort pour le fermer à clé. Demain matin, elle arrivera avant les autres, vérifiera la température, tâtera la base des mottes. Si elles sont sèches, elle programmera et lancera l'arrosage. La voiture s'élance maintenant sur les routes de campagne. Une campagne ouverte sur les champs de blé et d'orge tout juste ensemencés. Sans traîner, elle avale les virages et les dévers, et au bout de dix minutes, entre dans son village de Monts-sur-Guesnes.